

Un grand duo : Simeone et Renard

« Textes en regard (écriture et traduction) »

Les Cahiers du théâtre-poème n° 4

Éditions de l'ambedui

Bruxelles, 1993

Les Cahiers du théâtre-poème publiés aux éditions de l'ambedui rendent compte des manifestations qui se déroulent dans la salle de la rue d'Écosse à Bruxelles. Cette quatrième livraison s'est donné pour objet de présenter l'un des plus grands traducteurs de littérature italienne, Bernard Simeone, interrogé par Michel Vessière, Monique Dorsel et Françoise Wuilmart, et de répondre à quelques questions, dont la suivante : qu'apporte à un poète la traduction de poètes, en l'occurrence italiens ?

Julio Cortázar avait fort bien montré en son temps comment la traduction (il avait traduit Edgar Poe) avait constitué pour lui un atelier d'écriture et un irremplaçable apprentissage des techniques narratives. L'itinéraire de Bernard Simeone est plus singulier. Auteur d'un roman, *Figures de silence* (1983), il s'est par la suite consacré à son œuvre poétique (publiée chez Verdier) et à la traduction de quelques grands poètes italiens, notamment Mario Luzi et Sandro Penna. Une lente avancée (un retour ?) vers une langue originelle et enfouie au cours de laquelle la rencontre de Philippe Renard se révèle déterminante. En effet, c'est lui qui l'a guidé vers l'œuvre de Mario Luzi issue de ce lieu réel et fictif (le paysage siennois) qui forme l'arrière-plan de son roman. Par ailleurs, Philippe Renard traduisait déjà des poèmes de Mario Luzi sans proposer ses travaux à des éditeurs. Ainsi a-t-on vu naître un travail de traduction à deux voix qui a duré huit ans, jusqu'à la mort accidentelle de Philippe Renard. Et à l'instar de Jorge Luis Borges et d'Adolfo Bioy Casares qui avaient inventé un troisième auteur, Biorges, dont la voix narrative ne se confondait ni avec le premier ni avec le second, on a vu apparaître un « organisme » traducteur qui n'était ni l'un ni l'autre, une « voix traductrice » née d'affinités mais aussi de la

tension permanente que supposait la rencontre de deux types de lecture, celle de l'universitaire fort d'une excellente connaissance de la littérature italienne et d'un écrivain.

Sans se prononcer avec précision sur le problème des influences, difficile à déceler dans une position aussi impliquée que celle du poète doublé d'un traducteur de poètes, Bernard Simeone rappelle combien l'expérience propre au traducteur permet une approche privilégiée des textes tout en citant au passage cette phrase d'Italo Calvino : « Traduire est la seule manière de lire vraiment un texte ». Et il ajoute avec élégance combien on a faussé l'image de l'auteur et du traducteur, puisque la traduction est d'abord un acte de lecture, avec tout ce que cela implique : « Si l'on s'en tient à l'image médiatique ou critique, évidemment l'auteur est au premier plan, il est nommé, reconnu, mais cet aspect-là des choses est plutôt grossier : en profondeur, l'auteur est toujours exilé de son texte, dont il souhaite être dépossédé tout en redoutant cette perte ».

André Gabastou